



Geneviève Michon.- *Agriculteurs à l'ombre des forêts du monde* (Arles/Marseille: Actes Sud/IRD Éditions, 2015), 250p.

Dans ce livre, Geneviève Michon nous invite à une pérégrination, à la fois dans l'espace et le temps, qui débute à l'orée du bois, tout proche, et qui se transforme peu à peu en voyage au long cours, en exploration de contrées lointaines, nous poussant à penser ou à repenser notre rapport au monde, à la nature, à la forêt, à l'arbre, y compris à l'arbre d'à côté.

Cette belle métaphore du voyage qui débute par les sentiers familiers, par les senteurs de l'enfance, qui parcourt le monde et qui revient à soi, est en réalité un voyage initiatique, une quête. On en revient transformé. On ne regarde plus le monde de la même façon. On s'ouvre à des réalités quotidiennes, souvent ignorées, pour ne pas dire occultées. L'arbre et la forêt incarnent, d'une certaine manière l'axe du monde, entre le ciel et la terre, c'est le lieu des intercessions, le lieu des palabres et des méditations, le lieu des conjonctions heureuses entre des espaces et des représentations parfois très éloignées.

Car le but de cet ouvrage est bien de changer notre vision du monde et de réconcilier ce qui a été construit historiquement sur le mode du divorce, de la rupture: entre le monde de l'agriculture et le monde de la forêt, entre celui des paysans et celui des chasseurs-cueilleurs, entre celui de la civilisation et celui de la barbarie, entre celui du développement et celui de l'archaïsme, entre celui de l'ordre et celui du désordre, entre celui de la loi et celui de l'anarchie, entre celui des hommes, domestiqué et celui de la nature, sauvage, non habitée, entre celui de l'Ager et celui de Sylva.

D'après elle, ce système d'oppositions est inhérent à la construction économique, sociale et étatique de l'occident. Durant une grande partie de

l'histoire humaine et c'est encore une réalité pour nombre de pays dit "en développement," l'agriculture et la forêt n'étaient pas pensées comme des espaces séparés. "Pendant des siècles, l'espace rural européen a été articulé autour d'une trilogie dans laquelle forêt (silva), parcours du bétail (saltus) et agriculture (Ager) étaient indissociables" (44). Pour que ce divorce soit consommé, il a fallu à la fois l'essor économique, la diffusion de l'économie de marché et la constitution progressive d'autorités publiques centralisées, engagées dans une quête effrénée de la puissance. Le besoin des empires d'alimenter les flottes, de se pourvoir en matériaux de construction n'est pas le même que celui des paysans ou des éleveurs qui trouvent dans les forêts, le bois de chauffe, le gibier, les baies et les champignons, les parcours et la nourriture pour le bétail, les matériaux nécessaires à la fabrication des outils. La forêt comme toute ressource a fait l'objet d'une volonté d'appropriation et donc de domination entre les groupes sociaux. La forêt est donc une histoire humaine tout autant qu'une histoire de nature. "L'histoire humaine de la forêt est profondément marquée par des relations de pouvoir et les conflits qui s'établissent entre les différentes catégories d'usagers" (215). La centralisation du pouvoir étatique en France s'est accompagnée de l'établissement de codes forestiers et même de polices des forêts. Dans cette histoire où les "forestiers" se sont peu à peu opposés aux "paysans," des représentations divergentes du monde se sont construites.

Peu à peu, la forêt fut pensée comme un monde sans humain qu'il faut protéger des appétits des paysans qui auraient tôt fait de la détruire. Les institutions et les réglementations ont toujours prétendu protéger un espace pensé comme vierge même si cette protection fut toujours et partout l'occasion d'exploiter de manière marchande, les ressources de la forêt. Dans ce processus de dichotomie voire même de dichotomisation du monde, les paysans sont devenus les "ennemis permanents des forêts" (208).

Face à ce monde forestier sans humains, s'est construite beaucoup plus tard, à partir des années 1960, une représentation du monde agricole sans arbre. Cette histoire n'est autre que celle de la marchandisation du monde agricole. Alors qu'une grande partie de l'activité agricole demeurait pendant des siècles très largement domestique et familiale, la volonté d'augmenter les rendements et les revenus a conduit à une révolution agricole. En France, à l'image de ce qui se passe partout, les remembrements, la mécanisation, l'augmentation de la taille des exploitations, la monoculture, l'essor des pesticides et des fongicides ont transformé les campagnes et les paysages, avec une réduction drastique des bocages et des haies, dont 40 à 80% ont littéralement disparu (235).

L’auteure dénonce les conséquences de ces transformations: la dégradation de la vie organique des sols et donc de la qualité des produits agricoles, l’endettement des agriculteurs, l’usage inutile de pesticides, la pollution des eaux liée à l’élevage intensif, la perte de sens consécutive à l’industrialisation croissante de l’agriculture, l’érosion des sols et les inondations. On retiendra, notamment, l’importance des mycorhizes, et leur association avec les plantes à travers des alliances racinaires dont on ne connaît presque rien. “Au niveau de la plante, l’association mycorhizienne agirait à la fois comme un engrais et comme un pesticide, de façon gratuite et sans les inconvénients dus aux produits chimiques que nous déversons sur nos cultures. Qui plus est, les mycéliums du sol forment des réseaux interconnectés qui influent sur les relations entre plantes: certains chercheurs pensent que ces réseaux agissent comme des ponts entre les individus pour faire voyager les éléments nutritifs. La biodiversité mycorhizienne influencerait alors de façon profonde le fonctionnement des écosystèmes dans leur ensemble” (184). Or, cette flore qui joue un rôle majeur est non seulement détruite par les produits phytosanitaires mais elle est superbement ignorée, car invisible et souterraine.

Certes, nous rappelle-t-elle, la monoculture industrielle peut être rentable et sembler efficace mais uniquement à condition d’oublier les coûts invisibles de la pollution, de la dégradation des sols, la perte de biodiversité, le prix réel de l’usage des ressources fossiles et si l’on pense à court terme, dans le déni du patrimoine que représente la préservation de l’environnement pour les générations futures. La monoculture est rentable à condition surtout d’oublier les services éco-systémiques que rend une agriculture durable. L’auteure revient inlassablement sur les biens et services, multiples, que rend l’agroforesterie. L’exemple de la substitution des palmiers à huile au rotin, à Bornéo, ou encore l’histoire du Benjoin du pays Batak sont très parlants. L’agroforesterie peut sembler moins rentable si l’on ne considère qu’un seul produit: la résine de benjoin, l’huile des palmiers mais elle apporte, en revanche mille autres choses invisibles: des plantes médicinales, du gibier, des fruits sauvages, des terres protégées de l’érosion, du bois de chauffe.... Les exemples des paysans du damar (202) ou des coteaux de Gascogne (203) sont tout à fait éclairants. L’économie multiforme des forêts domestiques dispense les agriculteurs de s’endetter pour des produits phytosanitaires liés à la monoculture....Elle préserve le patrimoine. Elle permet de le construire comme en témoignent le *Jamon ibérico* ou le *prisutu* corse, quand l’exploitation de la forêt s’accompagne d’une production porcine de grande qualité avec des animaux qui se nourrissent directement dans la forêt. L’agroforesterie permet cette diversité des fonctions.

Nourri d'exemples, porté par une sensibilité, une ferveur qui n'a d'égal que la rigueur scientifique qui préside à chacune de ses analyses, cet ouvrage nous livre un vibrant plaidoyer pour l'agroforesterie. Sa force et son ampleur proviennent des terrains nombreux, des îles exotiques de Sumatra, à celles plus proches de la Méditerranée, des forêts de châtaigniers de la Corse aux arganiers du Maroc qu'il ne cesse d'invoquer. Partout, la même logique est à l'œuvre, décrite dans une langue à la fois incisive et intimiste: la richesse de la biodiversité partout menacée, la tentation de la monoculture, y compris dans l'arboriculture qui occulte de plus en plus l'intérêt des forêts-jardins. Paradoxalement, sous les couleurs vertes des champs de la Beauce, le sol est presque mort. "Nos sols européens sont aujourd'hui des vrais déserts biologiques" (187).

L'auteure conteste le diagnostic simpliste de ceux qui justifient la dégradation environnementale par la pression anthropique. S'il s'agit de défendre l'environnement, on ne peut se contenter de vouloir protéger une "forêt" mythiquement vierge, des appétits de l'humanité. Le problème n'est pas la pression anthropique mais une activité humaine qui rompt avec la forêt. Elle montre de façon très détaillée, convaincante, que sur plusieurs zones géographiques, les forêts-jardins, les haies des bocages, les arbres des champs, sont autant de modalités de ce qu'elle qualifie de "forêt domestique." Il n'existe pas vraiment de forêt vierge. Même l'Amazonie était si peuplée avant l'arrivée des européens qu'elle est restée, malgré le passage du temps, une forêt marquée par une activité humaine dont les traces se sont estompées. La châtaigneraie Corse souffre plus à présent de l'absence des hommes et de leur travail d'entretien que de leur présence excessive. Rien de plus étrange ou de plus stupide dès lors, que de vouloir écarter de leur territoire d'origine, des populations locales ayant très longtemps coexisté avec la forêt et qui l'ont entretenue au cours des siècles, sous prétexte de la "protéger." L'exemple des Karen du Nord de la Thaïlande, expulsés de leur forêt, lors de l'établissement d'un parc national, traduit à la fois les divergences entre les visions locales et celles de l'extérieur mais il indique aussi l'ignorance ou les à priori de nombre d'aménageurs des territoires.

L'ouvrage de Geneviève Michon a vocation à devenir un ouvrage de référence mais aussi un livre de chevet, qu'on aime à parcourir et qui nous accompagne tout au long de notre vie. Ce livre nous fait sentir tout l'engagement et la passion d'un chercheur qui a consacré une grande partie de sa vie à concilier engagement professionnel et passion de la nature. S'il a la rigueur d'un ouvrage scientifique et la curiosité d'un carnet de voyage, ce livre est bien plus que cela. Par la longue expérience accumulée des

sentiers parcourus, des senteurs respirées, des rencontres effectuées, avec une humanité tout à la fois, diverse, surprenante, courageuse et inventive, ce livre est finalement l'aboutissement d'un long parcours de recherche, le témoignage d'une vie à l'ombre des forêts du monde.

Ouidad Tebbaa
Université Cadi Ayyad de Marrakech